

Études littéraires africaines

PUIG (Stève), *Littérature urbaine et mémoire postcoloniale*.
Paris : L'Harmattan, coll. Logiques sociales – études culturelles,
2019, 262 p. – ISBN 978-2-343-17300-9



Fernanda Vilar

Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068462ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068462ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vilar, F. (2019). Review of [PUIG (Stève), *Littérature urbaine et mémoire postcoloniale*. Paris : L'Harmattan, coll. Logiques sociales – études culturelles, 2019, 262 p. – ISBN 978-2-343-17300-9]. *Études littéraires africaines*, (48), 275–277. <https://doi.org/10.7202/1068462ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

naire. Mais c'est ici au seul lecteur qu'il revient de tisser les – multiples – fils entre les différentes contributions et, si possible, entre les deux moyens d'expression majeurs étudiés : le texte littéraire et le cinéma. Cela paraît d'autant plus étonnant qu'un autre ouvrage collectif semble avoir émané du colloque susmentionné, à savoir le n°88 de la revue *Présence Francophone* intitulé *Figurations spatiales francophones : essais géocritiques* (2017) [cf. *ELA*, n°44, 2017, p. 282-283], d'ailleurs édité par l'un des directeurs de la présente publication, sans que ce dossier soit au demeurant mentionné dans la bibliographie.

Si le volume contient ainsi de nombreuses contributions stimulantes, permettant d'établir des liens heuristiques entre diverses notions-clés (le transculturel, l'hybridation, la fragmentation des espaces, etc.), notre réserve principale portera donc sur l'absence d'une véritable réflexion comparée entre les différents modes d'expression artistiques – un déséquilibre manifeste dès l'introduction où il n'est guère question – dans le texte et dans les références – d'approches filmiques / cinématographiques. Or, avec leurs régimes scénographiques spécifiques, la littérature et l'image en mouvement – malgré certaines similarités représentationnelles – ne peuvent déployer les mêmes logiques en termes de configuration spatiale. Si plusieurs des travaux réunis ici répondent donc à l'objectif d'un « élargissement des frontières herméneutiques » (p. 8) et si l'on ne peut douter que la lecture de l'ouvrage profite à un large éventail de lecteurs, on appellera donc de nos vœux une (tentative de) « synthèse » critique quant à ces « nouvelles perspectives » sur les spatialités littéraires et filmiques francophones.

■ Markus ARNOLD

PUIG (STÈVE), *LITTÉRATURE URBAINE ET MÉMOIRE POSTCOLONIALE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. LOGIQUES SOCIALES – ÉTUDES CULTURELLES, 2019, 262 P. – ISBN 978-2-343-17300-9.

Le livre de Stève Puig mérite d'être salué pour son approche de la littérature produite dans les banlieues françaises par les populations d'origines africaines et maghrébines. Il aborde à ce titre des problématiques postcoloniales auxquelles la France doit aujourd'hui faire face, notamment un racisme structurel qui occulte les demandes d'une population mise à l'écart géographiquement et socialement.

Dès le départ, l'introduction aide le lecteur à examiner sur le long terme l'émergence de ces littératures urbaines. S. Puig exa-

mine les problèmes sociétaux français par le biais de la littérature en faisant le point sur la stigmatisation de la banlieue et des bidonvilles depuis le XIX^e siècle : il montre comment il s'agit depuis trois siècles d'un espace perçu comme un ailleurs colonial. Pour contrer cette image négative, il cite plusieurs écrivains comme Balzac, qui voyait en la banlieue un bastion révolutionnaire, ou d'autres qui, dans les années 1960, y voient un laboratoire du communisme. Dans les années 2000, ceux qui prennent la plume depuis ce lieu marginalisé décrivent son insoumission et expriment un refus de s'en tenir aux positions subalternes qui leur sont imposées. Dans un deuxième temps, S. Puig situe les émeutes de 2005 dans la perspective de la marche des Beurs de 1983. Retraçant ainsi l'histoire de la littérature beur, il rappelle que celle-ci se fonde sur les immigrants venus des anciennes colonies dans la société française. Il aborde ensuite la question de la littérature urbaine, ainsi qualifiée en écho aux arts urbains comme le hip hop et le rap, et largement héritière de la culture noire nord-américaine. Les premières productions ressortissent d'une littérature militante et engagée, souvent dans le ton du témoignage : ces textes racontent leur époque et traduisent les réalités sociales contemporaines. C'est seulement au fil du temps que cette écriture se fait moins contestataire pour brosser un tableau de la vie des populations marginalisées.

Les analyses que mène S. Puig sont bien informées, irriguées par une base théorique diverse et contemporaine ainsi que par l'activité de groupes comme le collectif « Qui fait la France ? », le CRAN (Conseil Représentatif des Associations Noires en France), le MIB (Mouvement de l'Immigration et des Banlieues) et le Parti Indigènes de la République. Le critique met l'accent sur l'envie de décoloniser l'histoire nationale, de sortir de la logique du récit parallèle (Sandrine Lemaire) pour aller vers une histoire où le fait colonial est placé dans une continuité et contribue à expliquer le présent post-colonial français. Pour aborder le corpus choisi, il se penche sur le concept de mémoire (élaboré entre autres par Pierre Nora, Henri Rousso, Maurice Halbwachs, Sandrine Lemaire) et montre que les romans urbains traitent d'une transmission mémorielle, ce qu'Abdellai Hajjat appelle « la mémoire postcoloniale ». Cette mémoire est faite d'événements plus ou moins occultés par l'histoire nationale française, ce qui crée des obstacles à la transmission et crée également des problèmes identitaires, qui s'expriment abondamment dans les débats médiatiques. Il faut remarquer que le concept de « post-mémoire », travaillé par Marianne Hirsch pour dési-

gner la transmission de la mémoire de la Shoah à la deuxième génération, n'est pas mentionné dans le livre.

Considérant la banlieue comme une « colonie interne » (Tyler Stovall), S. Puig distingue trois catégories de romans, selon que leurs auteurs sont des hommes maghrébins, des femmes maghrébines ou des Noir.e.s. Tous ont conscience de la rémanence du passé colonial dans le présent : ils réclament un retour critique sur le passé pour pouvoir faire émerger une identité postcoloniale et favoriser une prise de conscience des répercussions du colonialisme dans la société contemporaine (p. 133). Ces écrivains agissent, selon S. Puig, comme les historiens d'un espace marginalisé, faisant ressortir des faits historiques importants pour la mémoire collective des descendants d'immigrés. Ainsi, puisque la guerre d'Algérie ou la guerre d'Indochine sont à peine traitées dans les classes, passées sous silence dans les médias et dans les familles (souvent habitées par la honte), leur évocation dans les textes littéraires est essentielle à la transmission de la mémoire.

Dans la typologie établie par le critique, les hommes auraient une écriture orientée vers la vie qui se déroule à l'extérieur des HLM : ils dénoncent les violences subies par les jeunes et révèlent un défaut d'espoir autant qu'un fort désir de se battre. Cette littérature puise dans des sources orales, notamment dans le slam et le rap. Les femmes écrivaines, quant à elles, seraient plutôt liées à l'espace intérieur de la maison et seraient les « activistes » ou « passerelles » de la mémoire : sans se poser en victimes, elles trouvent une place d'où parler en société. La littérature faite par les noir.e.s, enfin, chercherait à dénoncer le racisme tout en exigeant un travail historique de reconnaissance, par exemple au sujet de la participation de la France à la traite négrière, ou du rôle des tirailleurs.

La lecture de ce livre est agréable et concerne plusieurs sujets d'actualité. Elle permet au lecteur d'élargir sa compréhension des enjeux en s'appuyant sur des exemples pertinents. Le titre du livre est une bonne synthèse du parcours intellectuel de l'auteur, puisque la littérature urbaine serait, selon S. Puig, le lieu où il est possible de retranscrire les réalités d'un espace souvent absent du roman français contemporain, cette écriture constituant en soi un exercice de mémoire postcoloniale. Cette remise en cause d'un certain discours officiel, voire d'une certaine nostalgie coloniale, révèle le visage de la France contemporaine, et de ceux qui, quels que soient leurs origines et leurs parcours, sont aussi des Français à part entière.